

«Lescitoyens semblentavoir réalisécombien l'Europe estutile»

Europhile «de naissance», Jean-Louis de Valmigère écrit pour les plus jeunes. Dans «la Merveilleuse Histoire de l'Europe», ce Strasbourgeois transmet aux nouvelles générations les grandes étapes de l'épopée européenne. Un optimisme confirmé par le résultat

Libération · 30 magg. 2019 · Recueilli par NOÉMIE ROUSSEAU

Il est intimidé par l'exercice de l'interview. Discret, courtois, Jean-Louis de Valmigère précède d'emblée, il n'est pas un intellectuel habitué à être sollicité pour réagir, commenter l'actualité. Mais voilà, l'homme, restaurateur, amoureux des livres et europhile jusqu'à la moelle, a écrit et dirigé la Merveilleuse Histoire de l'Europe (chez Hervé Chopin), préfacé par Antonio Tajani, président du Parlement européen. Un ouvrage collectif sur l'Europe, qui a la particularité d'être intergénérationnel, associant intellectuels, élus, et jeunes, étudiants en arts, militants. Un ouvrage enthousiasmant. C'est l'Europe comme un conte de fées, un roman du continent, une longue épopée qui commence bien avant la Seconde Guerre mondiale et que rien ne promet à une fin tragique, bien



au contraire. «Mon optimisme est souvent moqué, mais les résultats aux élections, et, surtout, le taux de participation en hausse de presque 10 points, me donnent des raisons objectives de l'être. Nous avons bien des raisons de ne pas baisser les bras, de nous battre, de rêver», s'enthousiasme-t-il au lendemain du scrutin. Entre boiseries et kelsch, on rencontre l'auteur à Strasbourg dans sa célèbre winstub, Chez Yvonne. Militant européen, créateur et président de la Fondation pour Strasbourg, il a un parcours atypique. Né après-guerre dans un milieu modeste, il grandit rue des Pucelles, hier «rue des immigrants», des Italiens, des Polonais. Il étudie «à l'ombre de la cathédrale», au lycée Fustel-de-Coulanges et file au fond de la vallée de la Bruche, alors qu'il n'est pas majeur, enseigner l'histoire à d'apprentis mécaniciens et couturières. Puis il bifurque vers le commerce, passe par la chambre de commerce strasbourgeoise et la grande distribution avant de rejoindre la restauration. Le monde se presse à la table de celui qui n'a jamais cessé de l'observer finement. De Cohn-Bendit à Chirac, de Jeanne Moreau à Laetitia Casta, les intellectuels, artistes, chefs d'Etats, journalistes, eurodéputés, stars de passage par la capitale alsacienne font une halte dans ce temple de la gastronomie locale. Et, «curieusement», il a beau se creuser, il rit parce qu'il ne se souvient pas «avoir servi d'eurosceptiques». Vous avez publié un livre optimiste avant le scrutin. Quel regard portez-vous sur les résultats ? Ils ne me donnent aucune raison d'être pessimiste. D'abord, parce que la participation a

été supérieure à ce qui était attendu. Ensuite, parce que la poussée populiste est contenue dans toute l'Europe. Les gens semblent avoir réalisé combien l'Europe était importante, utile, et combien le populisme risquait de la détruire. Le scrutin marque une adhésion à l'Europe. Enfin, on observe une montée des Verts comme nous l'imaginions à la fin du livre, comme si ce qu'écrivaient les jeunes étaient en train de se produire : que le nouveau combat de l'Europe est celui pour la planète.

Qu'est-ce qui fonde en vous cet amour de l'Europe ?

Je suis europhile de naissance parce que strasbourgeois. C'est dans l'ADN de Strasbourg d'être européenne, ville charnière, de tout temps, entre le monde latin et germanique, baptisée au Ve siècle «Strateburgum», ville des routes, quand les Francs la reconstruisent à la suite de sa destruction par les Alamans. Elle est, plus récemment, le symbole de la réconciliation franco-allemande. J'ai été élevé, bercé là-dedans. Toute mon enfance, je n'ai entendu que ça : «Il ne faut plus qu'il y ait de guerre.» Je l'ai entendu dans ma chair d'enfant. C'était viscéral parce que cela ne venait pas des profs d'histoire, mais des acteurs de la guerre, des parents, grands-parents. Comme beaucoup d'Alsaciens, j'ai eu dans ma famille des combattants des deux côtés, cela forge un profil, on ne voit pas les choses de la même façon que lorsqu'on a été 100 % allemand ou français. Nous, on était entre les deux, on était européens. Le monument aux morts de Strasbourg exprime cela, la République qui tient entre ses bras ses deux fils morts et ils sont nus, car l'un est mort sous l'uniforme allemand et l'autre sous l'uniforme français.

La raison d'être de ce livre, c'est aussi parce que vous vous êtes aperçu que la réconciliation franco-allemande n'évoquait rien chez les jeunes, que c'était une page à tourner...

Je suis devenu grandpère et je me suis aperçu que les jeunes apprenaient la dernière guerre. Pour eux, il y a eu les guerres de Napoléon Ier, Napoléon III, 1914, puis 1940. C'est rangé dans l'histoire, leur mémoire n'est pas affectée. Eux, ils prennent le tram, ils vont faire leurs courses à Kehl. Ils ne voient pas les frontières, ils n'ont même pas la conscience du mot «frontière», et j'en suis ravi. Mais quand je leur parle de réconciliation franco-allemande, ils s'étonnent : «Ah bon ! on était fâchés ?» Ils ne comprennent pas, ils ont des copains allemands. La réconciliation franco-allemande ne pèse plus rien dans la mémoire européenne, c'est l'histoire. Et d'autant plus avec l'adjonction du monde slave. Pour eux, le problème central, c'est la domination russe, la période du communisme.

Même si elle recule, l'abstention persiste. Comment l'expliquer ?

Je perçois un désintérêt. On ne comprend pas bien à quoi l'Europe sert. C'est une des raisons d'être du livre. Les gens sont contents de faire leurs courses en Allemagne ou au Luxembourg, de passer leurs vacances en Italie ou en Espagne. Mais ils n'ont pas conscience du cheminement, du combat qu'il a fallu mener pour en arriver là. En vacances en Sicile et en Andalousie, les guides touristiques parlent au quotidien de l'Europe, de manière bienveillante, en indiquant que tel ou tel monument a été rénové grâce à elle. En France, on ne cultive pas cet amour de l'Europe. On a cultivé celui de la France, preuve qu'on sait le faire. Cocorico, Allons enfants de la patrie, le drapeau tricolore... le roman national est connu. Le roman européen, beaucoup moins.

Pourtant, l'Europe existait bien avant les nations, écrivez-vous...

On n'a pas construit l'Europe après la guerre. Elle a toujours existé, les nations ont commencé à l'envahir à partir du XVIIIe siècle. Mais sur 2 000 ans d'histoire, c'est peu. J'adore rappeler que le mot «Europe» est né au Liban actuel, Europe est la fille du roi de Tyr. L'Europe prend sa source avec l'Empire romain, alors méditerranéen, englobant l'Afrique du Nord, l'actuelle Libye, l'Egypte, Israël, l'actuelle Syrie, la Turquie. L'Empire romain crée des routes, des liens qui sont un ciment essentiel, en plus du droit, de l'unité juridique du territoire qui se décline via un système politique intégrant au lieu d'être excluante, avec de très fortes délégations locales. Tous les gens sont faits romains, le sentiment d'appartenance est fort. Puis l'Empire romain s'effondre doucement. Survivent les structures, et la hiérarchie, peu à peu remplacée par celle de la chrétienté, avec ses chefs politiques et spirituels. Le pape remplace l'empereur; les évêques en région, les préfets. Clovis s'installe dans ce pouvoir, l'Europe commence à exister sous sa forme moderne alors que l'Islam, civilisation plus avancée que la nôtre, conquiert l'autre rive de la Méditerranée. Charlemagne cimentera encore l'Europe, jusqu'à sa mort où le territoire unifié sera divisé entre ses héritiers. Mais l'Europe existe, on y voyage, on y parle latin, la langue des traités. Même à la Renaissance, le concept d'Etat n'existe pas tandis qu'à l'Est survie le modèle de l'Empire romain d'orient. L'Europe est comme un grand mouvement de fond, un balancier, de l'Ouest à l'Est. Elle est comme une mer qui se retire, revient. L'Europe se déplace. Les institutions qu'on a créées ne font que gérer cela finalement.

Le meilleur rempart, dites-vous, c'est de «faire la pédagogie de l'Europe»...

Oui, la clé réside dans l'éducation pour contrer la propagande. Il faut dire aux citoyens européens les bienfaits de l'Europe. Ne pas laisser les hommes et femmes politiques lui taper dessus. Le rêve de ce livre, c'est qu'il devienne un jour un manuel de pédagogie européenne dans les écoles. Il a été écrit dans ce sens, avec des jeunes, pour s'adresser aux jeunes, notamment. On a travaillé ensemble le plan, on a débattu et on s'est mis d'accord autour de l'idée directrice : montrer que l'Europe n'est pas un film à épisodes mais un grand fil qui se déroule. Je me suis chargé de l'histoire jusqu'en 1945, ils ont écrit le présent. Puis nous avons élaboré une unité de langage, un style, avec des phrases courtes. Six membres des jeunes Européens ont pris la plume, la moyenne d'âge est à 25 ans. Les illustrations ont été faites par les étudiants des ArtsDéco, moyenne d'âge 23 ans.

Qu'a-t-elle d'encore merveilleux l'Europe ?

Les jeunes qui ont fait Erasmus ont les yeux qui s'allument, ils s'emballent, ils pétillent, racontent... Les Erasmus sont émerveillés par l'Europe. On ne se bat pas pour le CAC 40 mais pour une idée généreuse. On peut se battre pour la liberté, l'égalité, la fraternité, pour une idée généreuse, mais pas pour une banque. A force d'avoir utilisé le mot «marché», on a fait le Marché commun, c'était concret, c'était le charbon et l'acier. Mais on n'est pas parvenu à se débarrasser du mot «marché», on fait le marché unique, sans faire l'Europe de l'éducation, de la culture, l'Europe sociale dont tous avons besoin.

Mais l'Europe, c'est compliqué...

C'est la fake news du siècle ! La Constitution française, pour le coup, est compliquée, bien plus que l'Europe. Mais personne ne s'en plaint, parce qu'on ne leur a pas rebattu les oreilles avec ça. L'Europe, c'est simple, 28 Etats se réunissent, délèguent chacun une personne pour gouverner ensemble. Et pour contrôler tout ça, on a le Parlement. La règle,

c'est l'unanimité, sinon la négociation. Dans l'hémicycle, des élus de gauche applaudissent ceux de droite et inversement. Ils manifestent quand ils sont d'accord ou non, ils dépassent les clivages. Ce qui a vicié les choses, c'est le discours des hommes et femmes politiques pas très courageux, qui se défaussent constamment sur l'Europe.

Que répondez-vous à «la seule question qui vaille», posée à la fin de l'ouvrage : que serions-nous sans l'Europe ?

Nous serions la Yougoslavie dans les années 80, à se taper dessus sans qu'on ne sache plus pourquoi... On serait replié, sans vision. Nous nous sommes construits en nous appuyant les uns sur les autres, et c'est la première fois, dans l'histoire française, que nous avons soixantedix ans de paix d'affilée. Auparavant, il n'y avait jamais plus de trente ans entre deux conflits. On connaissait forcément une guerre au cours de sa vie. Moi, je suis né, et il n'y a pas eu de guerre.

«Les gens n'ont pas conscience du cheminement, du combat qu'il a fallu mener pour en arriver là. [...] Le roman national est connu. Le roman européen, beaucoup moins.»